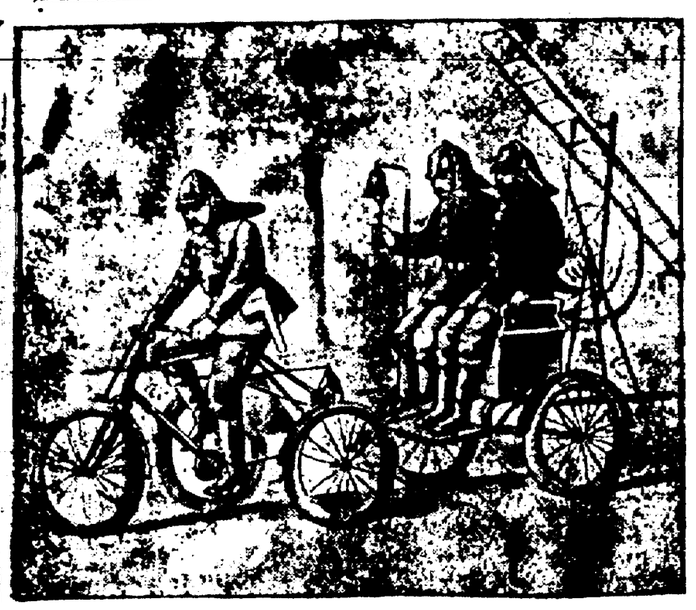

NOUVEL EXTINCTEUR D'INCENDIE.

A Grunewald, un faubourg de Berlin, les autorités ont adopté un extincteur d'incendie très commode. L'appareil entier ne pèse pas plus de deux cents livres, et il comprend tout ce qui est nécessaire pour éteindre un commencement d'incendie. Monté par trois hommes il peut atteindre une vitesse d'un mille en cinq minutes. Il porte un moteur à benzine, un long tuyau, une échelle, des masques à feu, des médicaments, etc. L'idée est d'arriver sur le lieu du sinistre plus tôt que les lourdes pompes.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 5 novembre — Indications pour la Louisiane— Temps — beau mercredi et jeudi; vents frais du nord à est.

A propos du conflit franco-turc.

Il vient de se passer à la Chambre des Députés de France une petite scène passablement étrange qui a positivement étonné le public lecteur des deux mondes. Il s'agissait de l'imbroglio franco turc qui dure depuis trop longtemps et menaçait jusqu'ici de devenir interminable. On sait que dans ses démêlés avec La Porte la France a fait preuve d'une longanimité vraiment exemplaire. Voilà nous ne savons combien d'années qu'elle réclame des indemnités qui lui sont bien légitimement dues, de l'aveu même du gouvernement ottoman. Mais ce dernier, tout en reconnaissant le bien fondé de ces réclamations, n'y a jamais fait droit; il a traîné l'affaire en longueur, avec autant de duperie que d'opiniâtreté, le Sultan entassant promesse sur promesse et n'en tenant jamais une seule.

Ce n'est que poussé à bout, et ne pouvant plus reculer sans se déshonorer, qu'elle s'est décidée à frapper un grand coup, à envoyer une escadre dans les eaux turques pour forcer le Sultan à tenir ses promesses.

Personne n'ignore la générosité du peuple français; il pousse cette qualité jusqu'au défaut, et il ne craint pas de se laisser parfois taxer de faiblesse, plutôt que de s'exposer à un reproche d'égoïsme. Que n'a-t-il pas fait à ses propres dépens, pour relever l'Orient et civiliser l'empire Ottoman? Les œuvres françaises sont innombrables en ce pays. Il y a établi des écoles, des hôpitaux, des établissements commerciaux, des entreprises industrielles de toute sorte. Mais ce qui fait sa plus grande gloire, c'est de couvrir les Chrétiens d'Orient qui, sans lui, auraient été anéantis.

Quand donc on a annoncé une interpellation à la Chambre des Députés sur le conflit franco-turc, on pouvait, on devait s'attendre à ce que ces libéraux de toutes les nuances l'encourageassent dans une entreprise qui allait tourner au profit des chrétiens d'orient. Il n'en a rien été. Peu s'en est fallu même qu'on ne l'accusât d'avoir déserté la cause du christianisme dont il a toujours été le principal soutien.

Qui donc parlait ainsi? Des prêtres, des évêques, des cléricaux? Non, mais des gens qui se targuent de ne croire à rien, des ennemis même du christianisme.

Quel est leur but, en agissant de la sorte? uniquement de faire de l'opposition au gouvernement quel qu'il soit, croyant ou incroyant, conservateur ou progressiste.

S'il s'est jamais posé une question véritablement nationale, foncièrement française, à l'étranger, c'est bien celle-là, et c'est précisément celle-là qui leur sert d'instrument pour attaquer le gouvernement.

Voilà où en est le sentiment national en France, grâce à l'esprit révolutionnaire qui y domine et à la victoire de quelques sectes qui ne rêvent que troubles et désagrégation.

Certes, nous ne sommes pas de grands partisans du cabinet actuel et de ceux qui le soutiennent, mais s'il s'est jamais offert une occasion favorable de l'appuyer, c'est bien celle-là.

Nous avons en horreur l'égoïsme, l'âpreté au gain des Anglais, mais il faut leur rendre cette justice que quand il se présente à eux une question vraiment nationale ils se rallient tous autour du drapeau national.

Ce ne sont pas des gens aimables, mais ce sont des patriotes. Nous devons dire, en finissant, que la discussion sur le conflit franco-turc s'est terminée par une victoire pour le gouvernement.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

McMahon cherche des poux sur un œuf.

L'affaire du conseiller récalcitrant McMahon est entrée hier dans une phase nouvelle. Comme on dit en langage vert, son expulsion du conseil était dans le sac, si à la séance d'hier soir, il avait été incapable de soutenir, preuves à l'appui, les accusations de corruption qu'il était allé un jour très naïvement, sinon malicieusement, couler dans l'oreille du maire.

Nos lecteurs connaissent les tenants et aboutissants de cette tapageuse affaire; inutile donc de les en entretenir davantage; bornons nous ici à dire que le juge King, vers deux heures, hier, a fait savoir au maire que McMahon lui avait demandé une injonction pour empêcher le conseil de l'expulser de son sein.

Hier soir donc, dans un court message, le maire a fait part au Conseil de l'initiative du conseiller en cause, et le Conseil a cru, après avoir entendu la lecture du message, devoir s'ajourner pour attendre....

McMahon est représenté par l'avocat R. J. Maloney et fait précéder sa demande d'injonction du récit circonstancié de l'incident connu où il a cru pouvoir jouer le rôle de délateur mystérieux. Dans sa pétition cependant, il omet de dire que le maire lui a déclaré n'avoir fait aucune révélation à la Presse, tout en refusant d'accepter comme confidence une communication dont la gravité exigeait une enquête immédiate pour la condamnation ou l'exonération des conseillers visés.

La pétition omet également de parler de la confrontation dans le salon du maire, du Dr Pratt et du pétitionnaire, confrontation qui se termine à la confusion du dernier, bien qu'il cherche à être pathétique.

Enfin McMahon fonde sa demande sur un vice de forme dans les procédures du Conseil. Toute résolution, toute ordonnance ne peut être présentée et adoptée en une séance; la charte de la ville exige qu'une résolution, une ordonnance soit d'abord présentée, puis envoyée à un comité et enfin considérée finalement, ce que n'a pas fait le Conseil. On ne saurait être plus à cheval sur le parlementarisme! Moyen dilatoire auquel a eu recours M. McMahon, mais qui ne changera en rien le sort qui l'attend. On il faut qu'il s'excuse de s'être fait l'écho de faux bruits préjudiciables à ses collègues, ou il faut qu'il soit chassé du temple, c'est ainsi qu'en a décidé le Conseil.

UN BUREAU ACTIF.

Le bureau télégraphique le plus actif de l'univers entier est celui de Saint-Martin-le-Grand, à Londres.

Situé au centre des affaires et de la politique, il est perpétuellement ouvert, le jour et la nuit, les dimanches et fêtes, chose exceptionnelle pour Londres. Il expédie et reçoit une moyenne de cent vingt-cinq à cent cinquante mille télégrammes par jour, et le chiffre fut de 195,411, la veille du jubilé de la reine Victoria, en 1897.

Ce bureau renferme 1,226 appareils. L'appareil Wheatthone peut notamment expédier 350 mots à la minute; un télégraphiste habile a même atteint le record de 600 mots.

Une lettre de l'Archevêque Chapelle.

Monseigneur Kouxel a reçu, hier, une lettre de l'archevêque Chapelle datée du 23 octobre, dans laquelle celui ci lui fait part de son projet de quitter Rome en destination de Lourdes.

La mission du délégué apostolique du Pape est aujourd'hui terminée à la satisfaction, nous sommes heureux de le dire, du chef de l'Eglise, ce dont nous félicitons notre archevêque qui, s'il a mis grand temps à accomplir sa tâche délicate, l'a accomplie du moins complètement, faisant preuve de savoir faire, de modération et de fermeté tout à la fois.

Monseigneur Chapelle s'est trouvé à Lourdes le 1er novembre et y a célébré la dixième année de son épiscopat, de même qu'il a officié à l'ordination de son neveu, le docteur Solignac.

Vers la fin de ce mois, l'archevêque prendra la mer et sera de retour à la Nouvelle-Orléans dans la première quinzaine de décembre.

Nous publions plus loin une dépêche où il est dit que Léon XIII, par lettre, a félicité l'archevêque du succès de sa mission.

Revendications féminines.

Paris, 26 octobre.

Avez vous reçu le joli timbre bien des revendications féministes? Moi, j'ai déjà trouvé dans mon courrier une enveloppe portant cette protestation pittoresque. Nous sommes tous un peu philatélistes, et cette vignette imprévue sera dans quelques mois d'un prix inestimable, entre les timbres de Mafeking et ceux des Philippines. L'exécution en est, d'ailleurs, très jolie: sur un fond azuré, se dresse un personnage drapé d'un péplos antique, qui, la main appuyée sur les tables de la Loi, montre cette inscription: "Droits de la femme". A l'horizon, l'inévitable soleil levant.

Car, vous le devinez, il s'agit ici d'une propagande. Ces timbres ont été lancés par la "Société du suffrage universel des femmes", dont la présidente est Mme Hubertine Auclerc. Sans vouloir discuter si cette propagande est bien nécessaire, on peut toutefois se demander si elle est efficace. Elle rappelle un peu le procédé, en usage dans certains partis politiques, qui consiste à coller sur les murs ou aux devantures des magasins de petits carrés de papier rouge portant en grosses lettres: "Vive X...!" ou: "A bas Y...! X et Y" ne s'en portent ni mieux ni plus mal, et la voirie seule a un surcroît de travail pour gratter les murailles.

Mais, après tout, quel est le but des propagandistes? C'est de faire parler bavards et bavardes, et vous voyez qu'on n'y a pas trop mal réussi.

Je ne chercherai donc chicane à cette "Société" que sur un point. Elle a voulu protester, au dire de sa présidente, contre l'impertinence de M. Mougeot qui n'a pas craint, sur le timbre officiel, de faire porter par une femme les tables proclamant les "Droits de l'Homme". C'est prêter à notre bienveillant directeur des postes de bien ténébreuses intentions! A la vérité, la personne qui tient dans ses mains le livre solennel n'est, à proprement parler, qu'un symbole: la Liberté, la Patrie, la France, la République....

Et voyez combien nous aurions tort de nous plaindre! Chaque fois que nos seigneurs et maîtres veulent exprimer une idée supérieure, telle que Gloire, Humanité, Fraternité, Charité, Paix, ils prennent, pour la traduire en image plastique, la beauté de la Femme. De tous les grands principes modernes, je n'en connais qu'un qui soit masculin: le Féminisme! N'est ce pas le plus grand hommage qu'on puisse nous rendre, que de personnifier par nos traits toutes les créations de l'Idéal?

Le Comédien.

L'exécution du Comité de lecture a fourni à quelques chroniqueurs la matière de développements faciles sur "l'indignité" littéraire du comédien. De quelque façon qu'on apprécie le récent décret de M. Leygues, il est clair que nos mœurs modernes ont fait de l'"acteur" un personnage très différent de celui aux dépens duquel on trouvait spirituel et commode autrefois de s'égayer. La Comédie-Française notamment fournit, à l'appui de cette vérité, quelques exemples intéressants:

M. Mounet-Sully est licencié en droit; c'est contre la volonté de ses parents qu'il embrassa la carrière théâtrale; lettré très fin et très averti, il est non seulement susceptible de juger les œuvres des autres, mais il a prouvé encore, par la publication d'un drame, "la Buveuse de larmes," qu'il pouvait se mettre sur les rangs avec les auteurs qu'il interprétait et auxquels il donnait l'appui de son superbe et fougueux talent.

On sait que M. Le Bargy, fils d'un magistrat, est un excellent connaisseur en matière littéraire; M. Paul Hervieu ne dédaigna pas de s'aider de ses conseils, créant ainsi un précédent que M. Schéfer devait suivre.

M. Paul Monnet est docteur en médecine; M. de Féraudy non seulement écrit des pièces fort spirituelles, mais rime agréablement des vers habiles sur des motifs de valses lentes que l'on chante dans tous les salons; Coquelin cadet—cela, nul n'en ignore—compose lui-même les monologues avec lesquels il fait rire aux larmes, et a déjà plusieurs volumes dans son bagage littéraire; M. Truffier écrit également des pièces — l'une fut jouée, il y a deux ou trois ans, à la Comédie—et manie le vers avec une grande adresse; M. Leloir, lui, s'adonne plus volontiers à la prose, quelques articles parus dans une revue nous en donnent le témoignage, et il est également très bon musicien; M. Silvain tourne exquisement des sonnets qu'il aimait à montrer à son ami regretté Armand Silvestre; M. Laugier est le petit neveu de François Arago; M. Baillet est fils d'un ingénieur très distingué; M. Albert Lambert fut architecte, et il fait de la sculpture comme Mélingue, etc.

On sait ce que valaient, par la culture générale et l'érudition dramatique, les Got, les Samson, les Régnier.

Geffroy, lui, fut particulièrement attiré par la peinture, il exposa à presque tous les Salons annuels, y obtint diverses médailles et plusieurs de ses œuvres décorent les murs de la Comédie; l'une, entre autres, orne la salle du défunt Comité de lecture; Beauvallet, poète, tenait également le burin du graveur; Mmes Augustine et Madeleine Brohan, si célèbres par leur esprit, furent de délicieuses épistolières, et malheureusement ne laissèrent que peu de pages à leurs admirateurs.

Nous pourrions continuer ainsi à l'infini cette liste qui deviendrait fastidieuse. Le peu que nous avons cité suffit à prouver que si le titre de comédien ne traîne plus après lui cette réprobation injustifiée, c'est que le public se rend compte qu'à côté de l'interprète soumis à l'auteur dont il épouse l'idée, se trouve un homme qui, lui aussi, a sa pensée propre, son jugement, sa valeur....

UN CANON MONSTRE.

Les canons monstres ne datent pas d'aujourd'hui, à preuve cette énorme pièce d'artillerie, composée de barres de fer jointes ensemble et cerclées, qui encombre de sa masse le Mannekensaerd, près du marché du Vendredi, à Gand.

Les Gantois lui ont donné le nom de "Dulle Griet", traduction flamande de "Marguerite l'Enragée", laquelle n'était autre qu'une comtesse de Flandre qui, ayant eu maille à partir avec son vaillant peuple, avait été baptisée par lui de ce sobriquet. La comtesse, pourtant, était morte bien avant la fabrication du fameux canon, puisque la date de son décès remonte à 1280 et qu'on ne voit apparaître le canon pour la première fois qu'à l'époque de la lutte des Gantois contre les gens d'Audenaerde en 1382.

La "Dulle-Griet" est longue de 18 pieds sur 10 pieds 1/2 de circonférence: l'ouverture mesure 2 pieds 3/4 de diamètre; son poids total est de 33,100 livres.

CHEF D'ETAT PRISONNIER.

Prisonnier dans ses propres Etats! C'est nous dit M. Mandel dans le "Magasin pittoresque" le cas du président des Etats Unis.

On ignore assez généralement cette invraisemblable coutume qui défend à un chef d'Etat de poser le pied hors de son territoire. McKinley s'y conformait rigoureusement.

Au printemps dernier, avant le départ de McKinley pour une tournée dans le Sud et l'Ouest, il avait été annoncé qu'il y aurait une entrevue entre lui et le président du Mexique, Diaz, sur un point quelconque de la frontière de cette république.

Lorsqu'il visita El Paso, dans le Texas, où il fut salué par les représentants du président Diaz, McKinley exprima le désir de jeter un regard sur le pays voisin. Un pont construit sur le Rio Grande, le pont International, relie à cette endroit El Paso au Mexique; et la question s'éleva si le président des Etats Unis allait traverser la ligne séparatrice.

Il ne la traversa pas, mais se contenta de s'avancer jusqu'au pont, d'où son œil pouvait apercevoir la Sierra Madre. Au milieu de la construction se trouve une ligne de démarcation; un pas plus loin, c'est le territoire mexicain. Dix ans plus tôt, le président Harrison s'était aventuré jusqu'à cette ligne; McKinley ne voulut même pas poser le pied sur le pont.

Le président Arthur et le président Cleveland qui avaient—l'un à la pêche et l'autre à la chasse—dépassé de deux ou trois kilomètres les frontières de leurs Etats en furent très blâmés.

Le président Roosevelt, dont on vante l'esprit libéral et réformateur, osera t il abolir cette tradition comique?

Merveilles de la chirurgie.

Les merveilles de la chirurgie sont bien des merveilles, mais combien macabres parfois? On vient de montrer au congrès de chirurgie, qui se tient en ce moment, un jeune homme à qui on a pratiqué l'ablation du larynx et qui, depuis ce temps, porte un larynx artificiel, à l'aide duquel il parle couramment.

Ce larynx artificiel consiste en une sorte de boîte en caoutchouc durci, moulée sur l'emplacement de l'ancien larynx et s'adaptant au-dessus de la trachée. Un diaphragme de caoutchouc, fendu au milieu, remplace la glotte et vibre comme elle. Naturellement, sa tension étant toujours la même, il ne peut donner qu'une note. Mais comme c'est avec la bouche, c'est à dire le palais, la langue et les dents, que se forment les voyelles et les consonnes, le langage, sur cette note unique, demeure complet et très intelligible.

Un grillage métallique ferme cette boîte à sa partie supérieure et rend impossible, quand le sujet boit et mange, la pénétration des matières solides qui obstrueraient le larynx: les liquides seuls y pénètrent, mais sont recueillis par une rigole circulaire d'où un tube latéral les conduit dans l'œsophage. Un orifice antérieur, percé sur la boîte, permet au sujet de respirer comme par une canule de trachéotomie, ce qui lui est plus facile que par sa glotte artificielle et laisse reposer celle-ci. Quand il veut parler, il lui suffit de boucher cette fente avec son doigt.

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT.

Il y avait hier matinée au Crescent. La foule s'y était rendue pour applaudir Edw. Mawson et la troupe qui l'entoure.

"The Sorrows of Satan" obtiennent un succès d'enthousiasme.

Même pièce durant toute la semaine.

GRAND OPERA HOUSE.

On aime beaucoup à la Nouvelle-Orléans les drames corsés et les pièces à grand spectacle. "Northern Lights" réunissent au plus haut degré ces deux qualités.

Ajoutez à cela la valeur tout-à-fait exceptionnelle de la troupe Baldwin-Melville, et vous comprendrez le succès que remporte, en ce moment, "Northern Lights" au Grand Opera House.

THEATRE AUDUBON.

La vente des billets marche rapidement pour les premières représentations du théâtre Audubon (ancienne Académie de Musique). Tout porte à croire que les débuts qui auront lieu samedi seront brillants. La direction du théâtre Audubon a été confiée à M. Fourton.

Pour l'ouverture, "Paul Kauvar", pièce dont ont dit le plus grand bien.

THEATRE TULANE.

Jeff. De Angelis poursuit le cours de ses succès dans "A Royal Rogue," opéra-bouffe auquel son entrain et sa verve donnent un relief étonnant.

Aujourd'hui, en matinée, nouvelle représentation de cette pièce, nouveau succès. Il en sera ainsi jusqu'à samedi soir.

L'ESPRIT DES AUTRES

Bonasson fait des reproches à son fils qui a le louis un peu trop facile avec ses camarades.

—Souviens-toi, mon garçon, lui dit il pour conclure, qu'à force de se montrer bonne pâte, on finit par tomber dans le pétrin!

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 98 Commencé le 19 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XXVIII

VISITE IMPRÉVUE.

Suite.

Marie-Madeleine se tourna vers son ami qui, montrant M. Turner, lui dit:

—Lui d'abord!

Et alors elle s'approcha timidement.

Ses yeux se relevèrent peu à peu sur le visage de celui qui avait été Pierre Broudin.

Tout le passé revint à l'esprit du frère de Rose dans un éclair.

Et ses derniers doutes s'évanouirent.

Ce fut comme une révélation.

Celle-là, c'était l'enfant du crime, comme disait l'inflexible baronne d'Orvilliers, la fille de cette douce Louise de Rambert dont il retrouvait un reflet sur les traits de la délaissée.

Il ouvrit ses bras.

Elle s'y jeta.

Et dans une étreinte passionnée, il la couvrit de baisers sans prononcer une parole.

Mais il se disait à lui-même.

—C'est elle! Un miracle me l'a rendue et maintenant elle peut défier la haine qui l'a poursuit depuis vingt ans.

Pourtant il garda le silence.

Il était convaincu, mais il voulait plus.

Il lui fallait la lumière complète!

Et il savait où la prendre.

Il allait trouver à Loc Ghénan le fait, l'indice, le fil dont il avait besoin pour convaincre les autres.

Quand elle se dégagea de ses bras, Marie-Madeleine passa dans ceux de celui qui devenait son fiancé, mais son visage était mouillé de larmes et ce n'étaient pas ses yeux qui les avaient versées.

C'étaient ceux de ce père qui ne se trahissait que par son émotion.

L'ivresse du jeune avocat était complète.

D'un mot M. Turner avait assuré sa fortune en même temps que son bonheur.

Et cette fortune, c'était surtout pour son adorée qu'il en était heureux et fier.

La bonne comtesse voulait les retenir.

Déjà elle s'était prise d'amitié pour ce grand garçon qui lui disait avec une franchise si entraînante:

— Vous verrez comme nous vous aimerons, madame!

Mais M. Turner était pressé de se mettre en route.

Il demanda à son conducteur:

—Vous pouvez me conduire à Sarzeau?

—Plus loin, si vous voulez.

—Allons!

Les Bretons ne doutent de rien

Celui-là s'appelait Jean-Marie, comme la moitié de ses compatriotes.

C'était un joyeux vivant.

Avec les quarante francs que M. Turner lui mit libéralement dans la main, il serait allé jusqu'à Brest si ses deux bidets ne l'avaient pas lâché en chemin.

Mais en Bretagne, les bidets sont comme les gens, ils vont jusqu'au bout de leurs forces et ne se plaignent pas.

Il partirent en disant à la comtesse de Pleyber:

—A bientôt!

La campagne était belle, la route était bonne.

Jean-Marie faisait joyeusement claquer son fouet et ses deux chevaux gris trottaient de même en faisant sonner leurs grelots.

Dans la voiture, une vieille victoria, dix fois radoubée comme la barque d'un pauvre pêcheur, M. Turner et Marcel Broudin se plongeaient dans leurs méditations.

D'un mot Marie-Madeleine les avait transportés dans un autre monde.

Le neveu nageait dans la joie et relisait la lettre si digne et si tendre que la comtesse lui avait remise en lui disant: "Tenez, c'est votre bien!.....L'oncle était plein d'espérance.

Un bon génie avait préservé l'enfance de sa fille.

Elle lui était rendue meilleure et plus belle qu'il ne la rêvait.

Sans doute il n'avait encore aucune certitude et, s'il était resté muet malgré l'émotion si violente dont il avait été saisi, c'était dans la crainte de donner à la malheureuse jeune fille des illusions que l'événement pourrait démentir et pourtant tout lui disait qu'une erreur était impossible.

Et il songeait à l'autre, à la mère à laquelle il apporterait cette félicité qui lui vaudrait son pardon.

Dans un petit bourg où le cocher arrêta ses chevaux pour leur donner un picotin et les laisser souffler un instant, M. Turner écrivit ces quelques lignes:

"Madame la baronne,

"J'ai une excellente nouvelle à vous donner et je m'empresse de vous la communiquer.

"Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir je savais que votre fille était vivante.

"Je n'ai pas voulu vous le dire dans la crainte de redoubler les chagrins dont vous étiez accablée.

"Je peux vous affirmer que dans quelques jours vous saurez ce qu'elle est devenue.

"Ceux qui devaient en prendre soin l'ont abandonnée sans pitié.

"Dieu, par l'intermédiaire d'une admirable femme l'a préservée des misères auxquelles on ne craignait pas de l'exposer.

"Je crois savoir à qui elle a été confiée et où elle se trouve en ce moment, et je puis vous dire que nous touchons à notre but.

"Bientôt, je vous expliquerai les raisons de ma confiance.

"Vous la partagerez, j'en suis certain, mais il ne nous suffit pas d'être convaincus, il faut convaincre les autres.

"Ce sont les preuves nécessaires que je vais chercher à réunir.

"Votre respectueux,

"P. TURNER."

Il mit l'adresse: "Madame la baronne de Prayssac, en son hôtel, Paris", et demanda:

—A quelle heure la poste?

Le courrier s'arrêtait devant l'auberge.

—Voilà, dit le patron.

—Elle sera demain à Paris?

—Demain matin, monsieur.

—Bien.

Le courrier continua son chemin d'un côté vers le chemin de fer, tandis que la voiture de M. Turner s'éloignait de l'autre.

La nuit approchait quand les voyageurs arrivèrent à quelque distance de Sarzeau.

Entre la route et la mer, à deux kilomètres environ, dans la majesté du soleil couchant, un parc considérable dressait ses futaies au-dessus desquelles s'élevaient les toitures d'une imposante construction qui domine le pays.

—Quel est ce château? demanda M. Turner à son conducteur.

Jean-Marie répondit.

—C'est Armel, monsieur, la plus belle terre du pays.

—A qui est-elle?

—A une dame puissamment riche?

—Son nom?

—La baronne d'Orvilliers.

—Ah! fit M. Turner avec un si visible étonnement que son neveu s'écria:

—Qu'avez-vous, mon oncle?

—Plus tard tu le sauras.

Et, s'adressant au Breton:

—Madame d'Orvilliers est morte N'est-ce pas au marquis de Rambert, ce domaine?

—Sans doute, au neveu de la baronne qui était aussi son héritier; mais il n'y est jamais venu, à ce qu'on dit....Il est si riche qu'il ne connaît pas ses propriétés.

—C'est bon, merci.

Il y eut un silence.

On n'entendait que les grelots des bidets qui trottaient bravement et, comme un mugissement sourd dans le lointain, celui de la mer qui se brisait avec fracas sur les rochers de la côte.

Marcel appuya une main sur l'épaule de M. Turner et lui dit doucement, presque avec tendresse:

—Mon bon oncle, à quoi pensez-vous!

M. Turner répondit gravement:

—Je pense que Dieu a pitié de nous, qu'il nous aide à retrouver celle sans laquelle ma vie ne pouvait être qu'un supplice et que nous touchons à la fin de nos peines....

Et comme Marcel allait l'interroger de nouveau, il ajouta:

—Ne m'en demande pas davantage! Qui sait si je ne suis pas dupe d'une illusion!....Attendons!

Quelques minutes plus tard, Jean-Marie faisait claquer son fouet avec plus de vigueur, et